



ÉRIKOUSSA, ÎLE GRECQUE

Au large de Corfou, Érikoussa rassemble une poignée d'habitants et quatre enfants. Le petit paradis méditerranéen peut faire illusion, mais la crise grecque frappe, ici comme ailleurs.

PAR GUILLAUME DE MORANT

Le Pégase glisse lentement sur les eaux bleues de la Méditerranée. Une tâche minuscule blanche et verte grandit. Ce sont les rochers et les pins parasols d'Érikoussa, l'une des îles ioniennes plantée au large de Corfou. Le capitaine du petit bateau de liaison entre les îles accoste. À Érikoussa, une simple jetée fait office de port, un alignement de maisons basses et une plage de sable ferment la petite baie. L'île a toutes les apparences d'un paradis, les turpitudes financières de l'Europe paraissent lointaines... Mais les apparences sont parfois trompeuses.

Les passagers du Pégase débarquent. Le bateau peut accueillir jusqu'à trente personnes, mais douze seulement ont pris place en ce début de saison. Depuis l'été 2013, les visiteurs se font plus rares. Au bout du quai, une jeune femme en robe fleurie, tout sourire, accueille les visiteurs, embrasse les enfants. C'est Maria Katechi, la «présidente». À 23 ans, elle a été élue pour gérer la vie quotidienne, régler les petits problèmes et écouter les habitants: «Ici, on fait tout

ensemble, on nettoie la plage, on répare la route.» Faisant office de maire, elle tient en même temps l'un des trois hôtels-restaurants de l'île. Maria nous emmène chez elle à 100 m de la plage. «Ma maison résume, à elle seule, les dysfonctionnements de l'Europe et de la Grèce», annonce-t-elle. Ici, ses grands-parents tenaient un café, où ils ont travaillé toute leur vie. Maria a hérité de la maison, il y a cinq ans. Au rez-de-chaussée, elle voulait rouvrir l'établissement.

Des subventions perdues

Pour financer les indispensables travaux de remise aux normes, Maria a demandé et obtenu une subvention européenne. Quelques milliers d'euros devaient être versés par le gouvernement grec qui faisait l'intermédiaire. «Quatre ans plus tard, les travaux sont au point mort», dit-elle en montrant les sacs de ciment jamais ouverts qui s'entassent dans la pièce décrépie. «Je ne sais pas si l'Europe a versé la sub-

vention à la Grèce, mais une chose est sûre, je ne l'ai jamais reçue.» La «présidente» est bien placée pour observer les problèmes de l'île. Érikoussa est peuplée de seulement une cinquantaine de personnes l'hiver, en majorité des personnes âgées: les trois hôtels-restaurants emploient en principe dix-huit personnes (et un barman, l'été), les deux épiceries sont tenues par leurs gérants, la boulangerie fait travailler cinq personnes. L'île a une école où sont scolarisés quatre enfants dans une classe unique, tenue par un seul professeur. «Il y avait bien un médecin, mais il vient de partir et il ne sera pas remplacé», poursuit Maria Katechi. «On sait bien que, sans les commerces, c'est la mort de l'île.»

Il y a aussi une vingtaine de personnes qui travaillent dans le bâtiment. Mais tout tourne au ralenti depuis deux ans, faute d'investissement. Ces salariés précaires, sans travail l'hiver, font de l'intérim pendant la belle saison. «Les gens d'ici payent très cher la crise économique. On nous dit qu'il faut encore faire des efforts, mais je ne vois pas com-

ment. Ils veulent encore tailler dans les retraites? Ma grand-mère de 84 ans avait 700 euros par mois. Depuis les mesures d'austérité, elle touche 300 euros, comment voulez-vous qu'elle s'en sorte?», s'insurge Maria.

Si la crise s'aggrave...

Nous poussons la porte d'Eygenia, 38 ans, mère d'un garçon de 9 ans et d'une fillette de 6 ans, qui travaille comme femme de ménage et aide-cuisinière dans un restaurant. Née en Albanie, elle est arrivée en Grèce en 1990. Son mari, maçon, travaille dans une petite entreprise de l'île. La famille vit dans une maison prêtée en échange de petits services. «J'ai choisi de vivre sur cette île pour les enfants. Aujourd'hui, je vois bien que ce n'est pas bon. Ils sortent quatre à l'école. Tous les âges sont mélangés, ils ne font pas de sport et n'apprennent pas d'autres langues. L'école n'a lieu que le matin. Que ferons-nous s'il n'y a plus d'enseignant?»

Si la crise s'aggrave, Eygenia quittera peut-être Érikoussa pour aller vivre à Corfou où elle pense trouver du travail. En effet, sa situation financière reste précaire: «Je travaille de juin à août pour la saison touristique. Le reste de l'année, on compte sur le salaire de mon mari et il y a trois mois en hiver sans aucune activité.» Pour joindre les deux bouts, la famille peut compter sur la solidarité réelle entre îliens. Et aussi sur la productivité du potager: «Les légumes

poussent bien, les fruits aussi. Avec quelques poules, on s'en sort, même si ça ressemble plus à une situation de survie», confie la jeune mère. «Autrefois, je faisais partie de la middle class. Depuis la crise, je n'ai plus de maison, plus de voiture. Je paye encore pour ma retraite mais, finalement, je n'aurai pas grand-chose. Le système est grippé; je ne sais pas s'il va redémarrer.»

Croisé dans la rue écrasée de chaleur, le père Anastasios, prêtre de la paroisse, assure le service hebdomadaire. Vêtu

l'île est tenue par George Katehis, 28 ans. Il a repris l'établissement fondé par ses parents en 1986. Soixante tables avec une terrasse ouverte en direction de la mer. À l'heure du déjeuner, un seul client: «Avant, il y avait des touristes de tous les pays mais, cette année, il y a un problème. Ils nous téléphonent, ils posent des questions, ils sont inquiets, demandent si la sécurité est assurée.» George reste optimiste: «On garde notre sang-froid, on n'est pas à Athènes où, certains jours, les supermarchés sont

Nous allons nous en sortir en restant unis et solidaires. Notre pays est porté par des valeurs humaines plus fortes que l'économie.

de son anteri, la soutane noire orthodoxe, et coiffé du traditionnel chapeau, il fulmine contre la situation de l'île: «La crise? Ce n'est pas notre problème, c'est celui des politiques. Ici, on la subit comme ailleurs, mais on ne va quand même pas demander à tous les habitants de quitter l'île parce qu'il n'y a plus d'argent pour assurer le service public?» Pour le prêtre, la clé est dans l'entente: «Nous sommes Européens, quelle que soit la direction que nous allons prendre, nous allons nous en sortir en restant unis et solidaires. Notre pays est porté par des valeurs plus fortes que l'économie, ce sont des valeurs humaines.» Le Érikoussa restaurant-bar, la plus importante entreprise de

vides parce que les gens ont fait des réserves. Ici, on n'est pas atteints de la même manière. Il n'y a pas de banque, pas de distributeur de monnaie. Alors l'argent qui entre dans l'île y reste en grande partie.». Sans doute, mais l'inquiétude des habitants grandit... Il est 17 heures, depuis le bout de la jetée, la corne de brume du Pégase retentit dans toute l'île. C'est le signal du retour pour les touristes de passage. S'ils ratent le bateau, le suivant n'arrivera pas avant deux jours. Érikoussa peut s'assoupir dans la chaleur du soir d'été. Mais George, le téléphone vissé à l'oreille, ne se fait guère d'illusion. Ce soir, deux nouvelles annulations sont venues plomber un peu plus la saison. ■

Après le référendum initié par Alexis Trípras... Sur l'île, les électeurs, qui ont majoritairement voté «oui», rencontrent Maria Katechi (à droite), présidente à 23 ans d'Érikoussa, rôle équivalent à celui de maire. © Guillaume de Morant